

PASSAGE DE LA LITTÉRATURE CLASSIQUE  
 A LA LITTÉRATURE DIDACTIQUE, DESCRIPTIVE ET SENTIMENTALE.  
 POÈMES DE DIFFÉRENTS AUTEURS.

La littérature anglaise classique, qui ressembloit à la nôtre, à la différence près des mœurs nationales, dégénéra vite, et passa du classique à l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle. Alors nous devînmes à notre tour imitateurs; nous nous mîmes à copier nos voisins avec un engouement qui nous reprend encore par accès. Ici, la matière est si connue et tellement épuisée, qu'il seroit fastidieux de procéder dans un ordre chronologique et de répéter ce que chacun sait.

La poésie morale, technique, didactique, descriptive, compte Gay, Young, Akenside, Goldsmith, Gray, Bloomfield, Gloyer, Thomson, etc.; le roman rappelle Richardson et Fielding; l'histoire, Hume, Robertson et Gibbon, qu'ont suivis Smollett et Lingard.

En outre de tous ces poètes, on a lu, dans leur temps, *L'Art de conserver La santé*, par Armstrong; *la Chasse*, par Somerville; *L'Acteur*, par Lloyd; *L'Art poétique*, de Roscommon; *L'Art poétique*, de Francis; *L'Art de la Politique*, de Bramston; *L'Art de la cuisine*, de King.

*L'Art de la Politique* a de la verve. L'exorde de ces poèmes divers est imité du début de l'Art poétique d'Horace: Bramston compare un homme à la fois wigh et tory à une figure humaine, à sein de femme et à queue de morue.

A lady's bosom, and a tail of cod.

Delacourt, dans son *Prospect of Poetry*, essaya l'harmonie imitative technique, comme en composa depuis, en France, M. Piis.

RR's jar untuneful 'ver the quiv'ring tongue  
 And serpent S with hissings spoils the song.

*Les Plaisirs de l'Imagination*, par Akenside, manquent d'imagination; et le poème sur *la Conversation*, de Stillingfleet, n'a pu être composé que chez un peuple qui ne sait pas causer.

Il faut encore rappeler *Le Naufrage*, par Falconer; *Le Voyageur*, *Le Village abandonné*, de Goldsmith; *La Création*, de Blackmore; *Le Jugement d'Hercule*, de Shenstone.

Je nomme Dyer et Denham. Il faut lire la *Complainte du poète*, par l'infortuné Otway, et le *Wanderer*, par le plus malheureux Savage:

c'est là qu'il a peint la furie du suicide: « Le sourcil à moitié brisé par l'agonie de la pensée, elle crie à l'homme: Pâle misérable, attends de moi ton soulagement; née du désespoir, le suicide est mon nom. »

Born of Despair, and Suicid my name.

YOUNG.

Young a fait une mauvaise école, et n'étoit pas lui-même un bon maître. Il dut une partie de sa première réputation au tableau que présente l'ouverture de ses *Nuits*. Un ministre du Tout-Puissant, un vieux père qui a perdu sa fille unique, s'éveille au milieu de la nuit pour gémir sur des tombeaux; il associe à la mort, au temps et à l'éternité, la seule chose que l'homme ait de grand en soi-même, la douleur. Ce tableau frappe.

Mais avancez un peu: quand l'imagination, éveillée par le début du poète, a déjà créé un monde de pleurs et de rêveries, vous ne trouvez rien de ce qu'on vous a promis. Vous voyez un homme qui tourmente son esprit pour enfanter des idées tendres et tristes, et qui n'arrive qu'à une philosophie morose. Young, que le fantôme du monde poursuit jusqu'au milieu des tombeaux, ne décèle dans ses déclamations sur la mort qu'une ambition trompée; il prend son humeur pour de la mélancolie. Point de naturel dans sa sensibilité, d'idéal dans sa douleur; c'est toujours une main pesante qui se traîne sur la lyre.

Young a cherché à donner à ses méditations le caractère de la tristesse: ce caractère se tire de ces trois sources: les scènes de la nature, le vague des souvenirs, les pensées de la religion.

Quant aux scènes de la nature, Young a voulu les faire servir à ses plaintes: il apostrophe la lune, il parle aux étoiles, et l'on ne se sent point ému. Je ne pourrais dire où git cette tristesse qu'un poète fait sortir des tableaux de la nature; elle est cachée dans les déserts: c'est l'Écho de la fable, desséchée par la douleur et habitante invisible de la montagne.

Ceux de nos bons écrivains qui ont connu le charme de la rêverie ont surpassé le docteur anglois. Chaulieu a mêlé, comme Horace, les pensées de la mort aux illusions de la vie:

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,  
 De mousse et de fleurs tapissée,  
 N'entretiens jamais ma pensée  
 Que du murmure de ton eau.

Muses qui dans ce lieu champêtre  
Avec soin me fites nourrir ;  
Beaux arbres qui m'avez vu naître,  
Bientôt vous me verrez mourir.

La page la plus rêveuse d'Young ne peut être comparée à cette page de Rousseau :

« Quand le soir approchoit, je descendois des cimes de l'île, et j'allois volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché ; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeoiènt dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalle, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléoiènt aux mouvements internes que la rêverie éteignoit en moi, et suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissoit quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses du monde, dont la surface des eaux m'offroit l'image ; mais bientôt ces impressions légères s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissoit pas de m'attacher au point, qu'appelé par l'heure et le signal convenu, je ne pouvois m'arracher de là sans efforts. »

Young a mal profité des rêveries qu'inspirent de pareilles scènes, parce que son génie manquoit de tendresse.

Quant aux souvenirs du malheur, ils sont nombreux dans le poète, mais sans vérité, comme le reste. Ils n'ont rien de ces accents de Gilbert, expirant à la fleur de l'âge, dans un hôpital, et abandonné de ses amis :

Au banquet de la vie, infortuné convive,  
J'apparus un jour, et je meurs !  
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,  
Nul ne viendra verser des pleurs.

Adieu, champs fortunés, adieu, douce verdure,  
Adieu, riant exil des bois ;  
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,  
Adieu pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée  
Tant d'amis sourds à mes adieux !  
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,  
Qu'un ami leur ferme les yeux !

Dans plusieurs endroits, Young déclame contre la solitude : l'habi-

tude de son cœur n'étoit donc ni du prêtre ni du poète : les saints nourrissent leurs méditations au désert, et le Parnasse est aussi une montagne solitaire. Bourdaloue supplioit le chef de son ordre de lui permettre de se retirer du monde. « Je sens que mon corps s'affoiblit et tend à sa fin, écrivoit-il. J'ai achevé ma course ; et plutôt à Dieu que je pusse ajouter, j'ai été fidèle !... Qu'il me soit permis d'employer uniquement pour Dieu et pour moi-même ce qui me reste de vie..... Là, oubliant toutes les choses du monde, je passerai devant Dieu toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon âme. » Si Bossuet, vivant au milieu des pompes de Versailles, a su pourtant répandre dans ses écrits une sainte et majestueuse tristesse, c'est qu'il avoit trouvé dans la religion toute une solitude.

Au surplus, dans ce genre descriptif élégiaque, notre siècle a surpassé le précédent. Ce n'est plus comme autrefois des descriptions vagues, mais des observations précises qui s'harmonisent aux sentiments, qui charment par leur vérité et laissent dans l'âme comme une sorte de plainte.

Regretter ce qu'il a perdu, habiter dans ses souvenirs, marcher vers la tombe, en s'isolant, c'est l'homme. Les images prises dans la nature ont mille rapports avec nos fortunes : celui-ci passe en silence, comme l'épanchement d'une source ; celui-ci attache un bruit à son cours, comme un torrent ; celui-ci jette sa vie, comme une cataracte : elle épouvante et disparaît.

Young pleure donc sur les cendres de Narcissa sans attendre le lecteur. Une mère étoit aveugle ; on lui avoit caché que sa fille alloit mourir : elle ne s'aperçut de son malheur qu'en embrassant cette fille, et en trouvant sous ses lèvres maternelles l'huile sainte dont le prêtre avoit touché un front virginal. Voilà ce qui saisit le cœur plus que toutes les pensées des nuits du père de Narcissa.

GRAY. THOMSON. DELILLE. FONTANES.

De l'auteur des *Nuits* je passe au chantre des morts champêtres. Gray a trouvé sur la lyre une série d'accords et d'inspirations inconnus de l'antiquité. A lui commence cette école de poètes mélancoliques qui s'est transformée de nos jours dans l'école des poètes désespérés. Le premier vers de la célèbre élégie de Gray est une traduction presque littérale du dernier vers de ces délicieux tercets du Dante :

Era già l'ora che volge 'l disio  
A' naviganti e' ntenerisce il cuore  
Lo di ch' han detto a' dolci amici addio,

E che lo nuovo peregrin d'amore  
 Punge, se ode squilla di lontana  
 Che paja 'l giorno pianger che si muore.

Gray dit :

The curfew tolls the knell of parting day.

Dans mon temps, j'ai aussi imité *Le Cimetière de campagne*. (Qui ne l'a pas imité?)

.....  
 Eh! que sont les honneurs? L'enfant de la victoire,  
 Le paisible mortel qui conduit un troupeau  
 Meurent également; et les pas de la gloire,  
 Comme ceux du plaisir, ne mènent qu'au tombeau.

.....  
 Peut-être ici la mort enchaîne en son empire  
 De rustiques Newtons de la terre ignorés,  
 D'illustres inconnus dont les talents sacrés  
 Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire :  
 Ainsi brille la perle au fond des vastes mers;  
 Ainsi meurent aux champs des roses passagères,  
 Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,  
 D'inutiles parfums embaument les déserts.

L'exemple de Gray prouve qu'un écrivain peut rêver sans cesser d'être noble et naturel, sans mépriser l'harmonie.

L'ode sur *Une Vue lointaine du collège d'Eton* est digne, dans quelques strophes, de l'épigramme sur *Le Cimetière de campagne*.

Ah happy hills! ah pleasing shade!  
 Ah fields belov'd in vain!  
 Where once my careless childhood stray'd,  
 A stranger yet to pain!  
 I feel the gales that from you blow  
 A momentary bliss bestow;  
 As, waving fresh their gladsome wing,  
 My weary soul they seem to soothe,  
 And, redolent of joy and youth,  
 To breathe a second spring.

Say, father Thames, for thou hast seen  
 Full many a sprightly race,  
 Disporting on thy margent green,  
 The paths of pleasure trace;  
 Who foremost now delight to cleave,  
 With pliant arms, thy glassy wave?  
 The captive linnet which enthrall?

What idle progeny succeed  
 To chase the rolling circle's speed,  
 Or urge the flying ball?

.....  
 Alas! regardless of their doom,  
 The little victims play!  
 No sense have they of ills to come,  
 Nor care beyond to-day.

« Heureuses collines, charmants bocages, chants aimés en vain, où jadis mon enfance insouciantte erroit étrangère à la peine! je sens les brises qui viennent de vous; elles m'apportent un bonheur d'un moment: tandis qu'elles battent fraîchement de leur aile joyeuse, elles semblent caresser mon âme abattue, et, parfumées de joie et de jeunesse, me souffler un second printemps.

« Dis, paternelle Tamise (car tu as vu plus d'une race éveillée se jouant sur ta rive verdoyante y tracer les pas du plaisir), dis quels sont aujourd'hui les plus empressés à fendre d'un bras pliant ton onde cristalline, à enlacer la linotte captive. Dis quelle génération volage l'emporte à précipiter la course du cerceau roulant, ou à lancer la balle fugitive.

« Hélas! sans souci de leur destinée, folâtraient les petites victimes! Elles n'ont ni prévision des maux à venir, ni soin d'outre-journée. »

Qui n'a éprouvé les sentiments et les regrets exprimés ici avec toute la douceur de la muse? Qui ne s'est attendri au souvenir des jeux, des études, des amours de ses premières années? Mais peut-on leur rendre la vie? Les plaisirs de la jeunesse reproduits par la mémoire sont des ruines vues au flambeau.

Gray avoit la manie du *gentleman-like*; il ne pouvoit souffrir qu'on lui parlât de ses vers, dont il rougissoit. Il se piquoit d'être savant en histoire, et il l'étoit; il s'occupoit aussi des sciences naturelles; il avoit des prétentions à la chimie, comme dernièrement sir Davie ambitionnoit le renom de poëte, mais avec raison. Où sont la gentilhommerie, l'histoire et la chimie de Gray? Il ne vit que dans un sourire mélancolique de ces muses qu'il méprisoit.

Thomson a exprimé, comme Gray, mais d'une autre manière, ses regrets des jours de l'enfance:

Welcome, kindred glooms!  
 Congenial horrors hail! with frequent foot,  
 Pleas'd have I, in my cheerful morn of life,  
 When nurs'd by careless solitude I liv'd,

And sung of nature with unceasing joy,  
Pleas'd have I wander'd thro' your rough domain;  
Trod the pure virgin-snows, myself as pure.

« Bien-venues, ombres apparentes! sympathiques horreurs, salut! Que de fois, charmé au joyeux matin de ma vie, lorsque je vivois nourri par une solitude insouciant, chantant la nature dans une joie sans fin, que de fois j'ai erré charmé à travers les rudes régions des tempêtes et foulé les neiges virginales, moi-même aussi pur! etc. »

Comme les Anglois avoient leur Thomson, nous avons notre Saint-Lambert et notre Delille. Le chef-d'œuvre du dernier est sa traduction des *Georgiques* (aux morceaux de sentiments près), mais c'est comme si vous lisiez Racine traduit dans la langue de Louis XV. On a des tableaux de Raphael, copiés par Mignard; tels sont les tableaux de Virgile calqués par l'abbé Delille.

Les *Jardins* sont un charmant ouvrage. Un style plus large se fait remarquer dans quelques chants de la traduction du *Paradis perdu*. Quoi qu'il en soit, cette école technique, placée entre l'école classique du xvii<sup>e</sup> siècle et l'école romantique du xix<sup>e</sup>, est finie: ses hardiesses trop cherchées, ses labeurs pour ennoblir des choses qui n'en valent pas la peine, pour imiter des sons et des objets qu'il est inutile d'imiter, n'ont donné à l'école technique qu'une vie factice, passée avec les mœurs factices dont elle étoit née. Cette école, sans manquer de naturel, manque de nature; vouée à des arrangements puérils de mots, elle n'est ni assez originale comme école nouvelle, ni assez pure comme école antique. L'abbé Delille étoit le poète des châteaux modernes, de même que le troubadour étoit le poète des vieux châteaux: les vers de l'un, les ballades de l'autre font sentir la différence entre l'aristocratie dans la force de l'âge et l'aristocratie dans la décrépitude: l'abbé peint des lectures et des parties d'échecs dans les manoirs où le troubadour chantoit des croisades et des tournois.

La prose et les vers de M. de Fontanes se ressemblent et ont un mérite de même nature. Ses pensées et ses images ont une mélancolie ignorée du siècle de Louis XIV, qui connoissoit seulement l'austère et sainte tristesse de l'éloquence religieuse. Cette mélancolie se trouve mêlée aux ouvrages du chantre du *Jour des Morts*, comme l'empreinte de l'époque où l'auteur a vécu; elle fixe la date de sa venue; elle montre qu'il est né depuis Rousseau, non immédiatement après Fénelon. Si l'on réduisoit les écrits de M. de Fontanes à deux petits volumes, l'un de prose, l'autre de vers, ce seroit le plus élégant monument funèbre qu'on pût élever sur la tombe de l'école classique.

Parmi les odes posthumes de M. de Fontanes, il en est une sur l'*Anniversaire de sa naissance*; elle a le charme du *Jour des Morts*, avec un sentiment plus pénétrant et plus individuel. Je ne me souviens que de ces deux strophes :

La vieillesse déjà vient avec ses souffrances.  
Que m'offre l'avenir? De courtes espérances.  
Que m'offre le passé? Des fautes, des regrets.  
Tel est le sort de l'homme; il s'instruit avec l'âge :  
Mais que sert d'être sage,  
Quand le terme est si près?

Le passé, le présent, l'avenir, tout m'afflige :  
La vie à son déclin est pour moi sans prestige;  
Dans le miroir du temps elle perd ses appas.  
Plaisirs! allez chercher l'amour et la jeunesse;  
Laissez-moi ma tristesse,  
Et ne l'insultez pas!

Si quelque chose au monde devoit être antipathique à M. de Fontanes, c'étoit ma manière d'écrire. En moi commençoit, avec l'école dite romantique, une révolution dans la littérature française: toutefois mon ami, au lieu de se révolter contre ma barbarie, se passionna pour elle. Je voyois bien de l'ébahissement sur son visage quand je lui lisois des fragments des *Natchez*, d'*Atala*, de *René*; il ne pouvoit ramener ces productions aux règles communes de la critique; mais il sentoit qu'il entroit dans un monde nouveau; il voyoit une nature nouvelle; il comprenoit une langue qu'il ne parloit pas. Je reçus de lui d'excellents conseils: je lui dois ce qu'il peut y avoir de correct dans mon style; il m'apprit à respecter l'oreille; il m'empêcha de tomber dans l'extravagance d'invention et le rocailleux d'exécution de mes disciples, si j'ai des disciples.

Le 18 fructidor jeta M. de Fontanes à Londres. Nous allions souvent nous promener dans la campagne; nous nous arrêtions sous quelques-uns de ces larges ormes répandus dans les prairies. Appuyé contre le tronc de ces ormes, mon ami me contoit son ancien voyage en Angleterre, avant la révolution; il me redisoit les vers qu'il adressoit alors à deux jeunes ladies, devenues vieilles à l'ombre des tours de Westminster; tours qu'il retrouvoit debout comme il les avoit laissées, durant qu'à leur base s'étoient ensevelies les illusions et les heures de sa jeunesse. Nous dînions dans quelque taverne solitaire, à Chelsea sur la Tamise, en parlant de Shakespeare et de Milton.

. . . . . Au pied de Westminster,  
Et devoit Cromwell et révoit Lucifer<sup>1</sup>.

1. *Les Consolations*, Sainte-Beuve.

Milton et Shakespeare avoient vu ce que mon ami et moi nous voyions; ils s'étoient assis comme nous au bord de ce fleuve, pour nous fleuve étranger de Babylone, pour eux fleuve nourricier de la patrie. Nous rentrions de nuit à Londres, aux rayons défaillants des étoiles, submergées l'une après l'autre dans le brouillard de la ville. Nous regagnions notre demeure, guidés par d'incertaines lueurs qui nous traçoient à peine la route, à travers la fumée de charbon rougissante autour de chaque réverbère : ainsi s'écoule la vie du poète.

RÉACTION. TRANSFORMATION LITTÉRAIRE.  
HISTORIENS.

Quand nous devînmes enthousiastes de nos voisins, quant tout fut anglois en France, habits, chiens, chevaux, jardins et livres, les Anglois, par leur instinct de haine pour nous, devinrent anti-François; plus nous nous rapprochions d'eux, plus ils s'éloignoient de nous. Livré à la risée publique sur leur théâtre, on voyoit dans toutes les parades de John-Bull un François maigre, en habit de taffetas vert-pomme, chapeau sous le bras, jambes grêles, longue queue, air de danseur ou de perruquier affamé; on le tiroit par le nez, et il mangeoit des grenouilles. Un Anglois, sur notre scène, étoit toujours un mylord ou un capitaine, héros de sentiment et de générosité. La réaction à Londres s'étendit à la littérature entière; on attaqua l'école françoise : tantôt cherchant à reproduire le passé, tantôt essayant des routes inconnues, d'innovation en innovation on arriva à l'école moderne angloise.

Lorsque, en 1792, je me réfugiai en Angleterre, il me fallut réformer la plupart des jugemens que j'avois puisés dans les critiques de Voltaire, de Diderot, de La Harpe et de Fontanes.

En ce qui touche les historiens, Hume étoit réputé écrivain tory-jacobite, lourd et rétrograde; on l'accusoit, ainsi que Gibbon, d'avoir surchargé la langue angloise de gallicismes; on lui préféroit son continuateur Smolett, esprit wigh et *progressif*. Gibbon venoit de disparaître; il passoit pour un rhéteur : philosophe pendant sa vie, devenu chrétien à sa mort, il demeurait, en cette qualité, atteint et convaincu de pauvre homme; Hallam et Lingard n'avoient pas encore paru.

On parloit encore de Robertson parce qu'il étoit sec; on ne peut pas dire de la lecture de son histoire ce que dit M. Lerminier de la lecture de l'histoire d'Hérodote aux Jeux Olympiques : « La Grèce tressaillit

et Thucydide pleura. » Le ministre écossois se seroit en vain efforcé de trouver ce discours que Thucydide met dans la bouche des Platéens, plaidant leur cause devant les Lacédémoniens, qui les condamnèrent à mort pour être restés fidèles aux Athéniens :

« Tournez les yeux sur les tombes de vos pères : immolés par les Mèdes, ensevelis dans nos sillons, c'est à eux que chaque année nous rendions les honneurs publics, comme à nos anciens compagnons d'armes. Pausanias les inhuma ici, croyant les déposer dans une terre hospitalière. Si vous nous ôtez la vie, si du champ de Platée vous faites un champ de Thèbes, ne sera-ce pas abandonner vos proches dans une terre ennemie au milieu de leurs meurtriers? N'asservirez-vous pas le sol où les Hellènes conquirent leur liberté? N'abolirez-vous pas les antiques sacrifices des fondateurs de ces temples? Nous devenons suppliants des cendres de vos aïeux; nous implorons ces morts pour n'être pas asservis aux Thébains. Nous vous rappellerons la journée où les actions les plus éclatantes nous illustrèrent, et nous terminerons ce discours, fin nécessaire et terrible, puisque nous allons peut-être mourir en cessant de parler. »

Avons-nous au milieu de nos campagnes des tombeaux où nous fassions chaque année des libations? Avons-nous des temples qui rappellent des faits mémorables? L'histoire grecque est un poème, l'histoire latine un tableau, l'histoire moderne une chronique.

PHILOSOPHES. POÈTES. POLITIQUES ÉCONOMISTES.

De 1792 à 1800, j'ai rarement entendu citer Locke en Angleterre : son système, disoit-on, étoit vieilli, et il passoit pour foible en *idéologie*. Quant à Newton, en tant qu'écrivain, on lui refusoit la terre, et on le renvoyoit au ciel, ce qui étoit juste.

Il vint : il révéla le principe suprême,  
Constant, universel, un comme Dieu lui-même;  
L'univers se taisoit; il dit : *Attraction!*  
Ce mot, c'étoit le mot de la création<sup>1</sup>.

Pour ce qui regarde les poètes, les *élégants extraits* servoient d'exil à quelques pièces de Dryden. On ne pardonnoit point aux vers rimés de Pope, bien qu'on visitât sa maison à Twickenham, que l'on coupât des morceaux du saule pleureur planté par lui, et dépéri comme sa renommée.

1. *Contemplation. A mon père. J.-J. Ampère.*

Blair? Ennuyeux critique à la française : on le mettoit bien au-dessous de Johnson.

Le vieux *Spectateur*? Au grenier.

La littérature philosophique? En classe à Édimbourg.

Les ouvrages des politiques anglois ont peu d'intérêt général. Les questions générales y sont rarement touchées : ces ouvrages ne s'occupent guère que des vérités particulières à la constitution des peuples britanniques.

Les traités des économistes sont moins circonscrits : les calculs sur la richesse des nations, l'influence des colonies, le mouvement des générations, l'emploi des capitaux, la balance du commerce et de l'agriculture, s'appliquent en partie aux sociétés européennes.

Cependant, à l'époque dont je parle, M. Burke sortoit de l'individualité nationale politique : en se déclarant contre la révolution française, il entraîna son pays dans cette longue voie d'hostilités qui aboutit aux champs de Waterloo. Isolée pendant vingt-deux ans, l'Angleterre défendit sa constitution contre les idées qui l'envahissent aujourd'hui et l'entraînent au sort commun de l'ancienne civilisation.

#### THÉÂTRE. MISTRIS SIDDONS.

#### PARTERRE. INVASION DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Il y avoit pourtant de l'ingratitude envers les classiques que l'on dédaignoit : on étoit revenu à Shakespeare et à Milton : eh bien, les écrivains du siècle de la reine Anne avoient rendu à la lumière ces deux poètes, qui attendirent cinquante ans dans les limbes le moment de leur entrée dans la gloire. Dryden, Pope et Addison furent les promoteurs de l'apothéose. Ainsi Voltaire a contribué à l'illustration des grands hommes du règne de Louis XIV : cet esprit mobile, curieux, investigateur, ayant beaucoup de renommée, en prêtoit un peu à son prochain, à condition qu'elle lui seroit rendue à de gros intérêts.

Durant les huit années de mon émigration à Londres, je vis Shakespeare dominer la scène ; à peine Rowe, Congrève, Otway, y paroissent-ils quelquefois : ce peintre sublime et inégal des passions ne permettoit à personne de se placer auprès de lui. Mistriss Siddons, dans le rôle de lady Macbeth, jouoit avec une grandeur extraordinaire : la scène du somnambulisme glaçoit d'effroi le spectateur. Talma seul étoit au niveau de cette actrice ; mais son talent avoit quelque chose de la correction grecque, qui ne se retrouvoit pas dans celui de Mistriss Siddons.

Invité à une soirée chez lord Lansdown en 1822, Sa Seigneurie me présenta à une dame sévère, âgée de soixante-treize ans : elle étoit habillée de crêpe, portoit un voile noir comme un diadème sur ses cheveux blancs, et ressembloit à une reine abdicquée. Elle me salua d'un ton solennel et de trois phrases estropiées du *Génie du Christianisme* ; puis elle me dit, avec non moins de solennité : « Je suis mistriss Siddons. » Si elle m'avoit dit : « Je suis lady Macbeth, » je l'aurois cru. Il suffit de vivre pour rencontrer ces débris d'un siècle, jetés par les flots du temps sur le rivage d'un autre siècle.

Le parterre anglois étoit en mes jours d'exil turbulent et grossier ; des matelots buvoient de la bière au parterre, mangeoient des oranges, apostrophoient les loges. Je me trouvois un soir auprès d'un matelot entré ivre dans la salle ; il me demanda où il étoit : je lui dis : A Covent-Garden : « *Pretty garden, indeed!* — Joli jardin, vraiment ! » s'écria-t-il, saisi comme les dieux d'Homère d'un rire inextinguible. Mais John Bull, dans sa brutalité, étoit meilleur juge des beautés de Shakespeare que ces dandys qui préfèrent actuellement les pièces de Kotzebue et de nos boulevards, traduites en anglois, aux scènes de *Richard III* et d'*Hamlet*.

La littérature germanique a envahi la littérature angloise, comme la littérature italienne d'abord, et la littérature française ensuite, firent autrefois irruption dans la patrie de Milton. Walter Scott débuta dans la carrière des lettres par la traduction du *Bertichingen* de Goethe. Puis les drames de Kotzebue profanèrent la scène de Shakespeare : on auroit pu choisir autrement, puisqu'on avoit Goethe, Schiller et Lessing. Quelques poètes écossais ont imité mieux, dans leur courage et dans leurs montagnes, ces chants guerriers de la nouvelle Germanie que M. Saint-Marc-Girardin nous a fait connoître, comme M. Ampère nous a initiés aux Edda, aux Sagas et aux Nibelungen.

« Comme elle dort (la reine de Prusse) doucement ! Ses traits respirent encore je ne sais quel air de vie. Ah ! puisses-tu dormir jusqu'au jour où ton peuple lavera dans le sang la rouille de son épée, dormir jusqu'à la nuit, la plus belle des nuits, qui verra briller sur les montagnes les signaux de la guerre. Éveille-toi alors, éveille-toi, sainte patronne de l'Allemagne : sois son ange, l'ange de la liberté et de la vengeance ! »

1. Kærner, *Notices sur l'Allemagne*. M. Saint-Marc-Girardin.

## ÉLOQUENCE POLITIQUE. FOX. BURKE. PITT.

L'éloquence politique pourroit être considérée comme faisant partie de la littérature britannique<sup>1</sup> : j'ai été à même de la juger à deux époques bien différentes de ma vie.

« L'Angleterre de 1688 étoit vers la fin du siècle dernier à l'apogée de sa gloire. Pauvre émigré à Londres de 1792 à 1800, j'ai entendu parler les Pitt, les Fox, les Sheridan, les Wilberforce, les Grenville, les Whitbread, les Lauderdale, les Erskine; magnifique ambassadeur à Londres en 1822, je ne saurois dire à quel point je fus frappé lorsque, au lieu des grands orateurs que j'avois admirés autrefois, je vis se lever ceux qui étoient leurs seconds à la date de mon premier voyage, les écoliers à la place des maîtres. Albion s'en va, comme le reste : les idées générales ont pénétré dans cette société particulière, et la mènent. Mais l'aristocratie éclairée, placée à la tête de ce pays depuis cent quarante ans, aura montré au monde une des plus belles et des plus puissantes sociétés qui aient fait honneur à l'espèce humaine, depuis le patriciat romain. Les derniers succès de la couronne britannique sur le continent ont précipité sa chute : l'Angleterre victorieuse, de même que Bonaparte vaincu, a perdu son empire à Waterloo.

« En 1796 j'assistai à la mémorable séance de la chambre des communes où M. Burke se sépara de M. Fox. Il s'agissoit de la révolution française, que M. Burke attaquoit et que M. Fox défendoit. Jamais les deux orateurs, qui jusque alors avoient été amis, ne déployèrent autant d'éloquence. Toute la chambre fut émue, et des larmes remplirent les yeux de M. Fox quand M. Burke termina sa réplique par ces paroles :

« Le très-honorable gentleman, dans le discours qu'il a fait, m'a traité à chaque phrase avec une dureté peu commune; il a censuré ma vie entière, ma conduite et mes opinions. Nonobstant cette grande et sérieuse attaque, non méritée de ma part, je ne serai pas épouvanté; je ne crains pas de déclarer mes sentiments dans cette chambre, ou partout ailleurs. Je dirai au monde entier que la constitution est en péril. C'est certainement une chose indiscrete en tout temps, et beaucoup plus indiscrete encore à cet âge de ma vie, que de provoquer des ennemis ou de donner à mes amis des raisons de m'abandonner. Cependant, si cela doit arriver pour mon adhé-

1. Tout ce qui suit, jusqu'au chapitre *Voyages*, est extrait de mes *Mémoires*, et marqué de guillemets.

« rence à la constitution britannique, je risquerai tout, et, comme le devoir public et la prudence publique me l'ordonnent, dans mes dernières paroles je m'écrierai : Fuyez la constitution française! » (*Fly from the French constitution.*)

« M. Fox ayant dit qu'il ne s'agissoit pas de perdre des amis, M. Burke s'écria :

« Oui ! il s'agit de perdre des amis ! Je connois le résultat de ma conduite; j'ai fait mon devoir au prix de mon ami, notre amitié est finie : *I have done my duty at the price of my friend; our friendship is at an end.* J'avertis les très-honorables gentlemen qui sont les deux grands rivaux dans cette chambre, qu'ils doivent à l'avenir (soit qu'ils se meuvent dans l'hémisphère politique, comme deux flamboyants météores, soit qu'ils marchent ensemble, comme deux frères), je les avertis qu'ils doivent préserver et chérir la constitution britannique; qu'ils doivent se mettre en garde contre les innovations, et se sauver du danger de ces nouvelles théories » (*from the danger of these new theories*).

« Pitt, Fox, Burke, ne sont plus, et la constitution angloise a subi l'influence des nouvelles théories. Il faut avoir vu la gravité des débats parlementaires à cette époque, il faut avoir entendu ces orateurs dont la voix prophétique sembloit annoncer une révolution prochaine, pour se faire une idée de la scène que je viens de rappeler. La liberté contenue dans les limites de l'ordre sembloit se débattre à Westminster, sous l'influence de la liberté anarchique qui parloit à la tribune encore sanglante de la Convention.

« M. Pitt, grand et maigre, avoit un air triste et moqueur. Sa parole étoit froide, son intonation monotone, son geste insensible; toutefois, la lucidité et la fluidité de ses pensées, la logique de ses raisonnements subitement illuminés d'éclairs d'éloquence, faisoient de son talent quelque chose hors de ligne.

« J'apercevois assez souvent M. Pitt lorsque de son hôtel, à travers le parc Saint-James, il alloit à pied chez le roi. De son côté, Georges III arrivoit de Windsor, après avoir bu de la bière dans un pot d'étain avec les fermiers du voisinage; il franchissoit les vilaines cours de son vilain châtelet, dans une voiture grise que suivoient quelques gardes à cheval : c'étoit là le maître des rois de l'Europe, comme cinq ou six marchands de la Cité sont les maîtres de l'Inde. M. Pitt, en habit noir, épée à poignée d'acier au côté, chapeau sous le bras, montoit enjambant deux ou trois marches à la fois. Il ne trouvoit sur son passage que trois ou quatre émigrés désœuvrés : laissant tomber sur nous un regard dédaigneux, il passoit le nez au vent, la figure pâle.